



ISABELLE MOREELS
Université d'Estrémadure
imoreels@unex.es

LES ENJEUX POLITICO-LINGUISTIQUES DU SIÈGE DE BRUXELLES DE JACQUES NEIRYNCK

À Guy et Micha,
C'était au temps où Bruxelles bruxellait [...].
Jacques Brel¹

Résumé

Après avoir situé *Le Siège de Bruxelles* (1996) dans l'ensemble de l'œuvre protéiforme de Jacques Neiryck, nous analysons l'ancrage de ce roman d'anticipation dans le contexte authentique de la fédéralisation de l'État belge. Focalisée sur le babélisme caractérisant l'écriture de ce récit hybride, notre étude passe en revue emprunts au marollien – dialecte bruxellois – et traits idiolectaux teintés de flandricismes. Elle montre que la volonté de l'écrivain belge naturalisé suisse de refléter dans sa narration la savoureuse hétérogénéité linguistique de Bruxelles s'inscrit dans la lignée des « irréguliers du langage » de la phase dite dialectique, selon la terminologie de Jean-Marie Klinkenberg. Prendre le contrepied de l'insécurité linguistique antérieure à la revendication de la *belgitude* permet de dénoncer l'aliénation linguistique et culturelle dans cette mise en garde contre l'extrémisme flamand.

Abstract

After situating *Le Siège de Bruxelles* (1996) in the context of Jacques Neiryck's multifaceted work as a whole, we analyse the grounding of this dystopian novel in the real context of the federalization of the Belgian state. Focusing on the babelism that characterises the writing of this hybrid narrative, our study analyses the loans taken from Marollien – a dialect from Brussels – and the idiolectal features interspersed with Flemish. We show that the Belgian-born Swiss writer's desire to reflect the rich linguistic heterogeneity of Brussels in his narrative is in line with the “*irréguliers du langage*” of the so-called dialectical phase, in accordance with Jean-Marie Klinkenberg's terminology. Assuming the opposite view of the linguistic insecurity prior to the assertion of *belgitude* makes it possible to denounce linguistic and cultural alienation in this warning against Flemish extremism.

¹ J. Brel, *Bruxelles*, in *L'Œuvre intégrale* (1982), Paris, Robert Laffont, 1998, p. 229.

Introduction²

Lors d'un entretien filmé au domicile de Jacques Neiryck à Écublens (près de Lausanne), le 28 août 2006, Pascal Décaillet soulignait l'« incroyable boulimie »³ qui marque la vie entière de son interlocuteur né à Uccle (Bruxelles) en 1931. Un riche éclectisme caractérise effectivement le parcours de cet ingénieur électricien, docteur en sciences appliquées, ayant étudié à l'Université catholique de Louvain. Nommé professeur à l'École polytechnique fédérale de Lausanne en 1972, il a auparavant notamment enseigné quelques années à l'Université Lovanium de Léopoldville, dans la capitale du Congo belge, où il continuera à donner cours pendant les premières années de l'indépendance du pays. Non content d'avoir publié de nombreux travaux scientifiques tout au long de sa carrière académique – il a par exemple dirigé l'ouvrage collectif primé *Traité d'électricité* (22 vol.) –, J. Neiryck a rédigé des essais relatifs au consumérisme avant de se lancer dans l'écriture fictionnelle en 1988. Son troisième roman, *Le Siège de Bruxelles* (1996), remporte du succès, sans atteindre celui du précédent, *Le Manuscrit du Saint-Sépulcre* (1994) – point de départ de la trilogie *Un pape suisse* –, best-seller traduit en plusieurs langues, qui obtient le Prix des libraires de littérature religieuse. Parmi le vaste éventail de sa production jusqu'à son dernier récit publié, *La Carrière de craie* (2020), signalons, entre autres, ses trois polars historiques : *La Mort de Pierre Curie* (2007), *Le Crime du Prince de Galles* (2007) et *La Faute du président Loubet* (2008), fruits des enquêtes du comte Raoul Thibaut de Mézières. S'y ajoutent de multiples essais aux thématiques variées, comme *Le Secret des Suisses. Le goût du consensus* (2018) ou *Avant qu'il soit trop tard. Manifeste pour un monde durable* (2019), pour ne citer que les plus récents.

Concernant sa nationalité, J. Neiryck a aussi cultivé la diversité puisque, d'origine belge, il devient français en 1976 en raison de son mariage, avant d'être naturalisé suisse vingt ans plus tard. La satisfac-

² Nous remercions la *Junta de Extremadura* et le *FEDER* pour le soutien économique offert à notre groupe de recherche *CILEM (Lenguas y Culturas en la Europa Moderna: Discurso e Identidad)*, qui a contribué au financement de nos consultations bibliographiques sur ce thème à l'étranger.

³ « Jacques Neiryck, professeur, écrivain et homme politique », Association des Films Plans-fixes, « Un visage – une voix – une vie », <https://www.plansfixes.ch/films/jacques-neiryck/> (consulté le 20-07-2021).

tion éprouvée à la suite de cette nouvelle appartenance nationale motive son engagement politique, car il siègera au Conseil national de la Confédération helvétique pendant une douzaine d'années (de 1999 à 2003, puis de 2007 à 2015), en tant que membre du PDC (Parti démocrate-chrétien suisse). En outre, il occupera les fonctions de député au Grand Conseil vaudois et de conseiller communal.

Constitue une constante dans la trajectoire de Jacques Neiryck l'affirmation de sa foi chrétienne, après une scolarité entièrement réalisée dans l'enseignement catholique belge francophone. Néanmoins, il critique certaines questions structurelles ecclésiastiques et revendique la tolérance vis-à-vis des autres confessions.

1. Une fiction d'anticipation profondément ancrée dans le réel

C'est paradoxalement l'année où il obtient sa naturalisation helvétique que J. Neiryck publie un roman dont l'enracinement dans sa terre natale s'affiche dès le titre, *Le Siège de Bruxelles*, tandis que ses autres fictions donnent la préférence aux cadres français ou suisses. À l'encontre d'un premier constat générique de Valérie Stiénon, « [l']anticipation semble en effet résister à l'inscription identitaire trop explicite ou univoque »⁴, ce récit prospectif manifeste clairement son ancrage topographique unique, sur un point névralgique de la ligne de fracture entre Latins et Germains. D'ailleurs, dans l'avant-propos de sa narration, l'auteur brosse le contexte historique et sociopolitique authentique dans lequel s'est développée la capitale de l'Europe. Il y précise les quatre aires linguistiques définies dans la nouvelle constitution de l'État belge fédéralisé – néerlandais en Flandre, français en Wallonie, cohabitation de ces deux langues dans la région bruxelloise et allemand à l'est du pays⁵ –, en observant que la réalité vécue s'avère nettement

⁴ V. Stiénon, *Présentation*, in « Textyles », n. 48, 2016, § 2, <http://journals.openedition.org/textyles/2656> (consulté le 23-07-2021). L'autrice, qui dirige le numéro monographique « Utopie et anticipation » de la revue des lettres belges de langue française, nuancera ensuite cette affirmation : « Si certaines préoccupations belges trouvent à s'exprimer dans cette production [l'anticipation], elles ne constituent pas pour autant des gages de "belgitude" », citant d'ailleurs au passage *Le Siège de Bruxelles* – V. Stiénon, *Une École belge de l'anticipation*, in « Textyles », n. 48, 2016, § 8-9, <http://journals.openedition.org/textyles/2657> (consulté le 23-07-2021).

⁵ La Constitution coordonnée du 17 février 1994 établit effectivement, dans les articles 1 à 7, les composantes de la Belgique fédérale au niveau communautaire et ré-

plus complexe. Sans doute ce préambule didactique (illustré, en fin de volume, par une carte de Belgique avec la répartition bien réelle des zones linguistiques) s'explique-t-il du fait que le livre, publié par l'éditeur parisien Desclée de Brouwer, ne s'adresse pas prioritairement aux lecteurs belges.

Quant à la structure du roman, chacun de ses sept chapitres raconte les événements successifs qui se sont déroulés pendant une journée, depuis le samedi 18 août 2007 (jour du cinquantième anniversaire du narrateur autodiégétique Charles Vandewalle) jusqu'au vendredi 24 août, en incluant d'éventuelles analepses explicatives. L'épilogue de cette volumineuse fiction synthétise les épisodes postérieurs à la semaine dramatique vécue par Bruxelles, et sa pénultième page conclut que dix ans se sont écoulés depuis les péripéties rapportées, le protagoniste nous confiant : « Je célébrerai bientôt mon soixantième anniversaire dans une sérénité totale »⁶. La dimension prospective du récit se limite donc à deux décennies depuis l'année de publication du roman.

Malgré la formation scientifique poussée de l'auteur et la parution du *Siège de Bruxelles* plusieurs années après le lancement du *World Wide Web*, les avancées technologiques n'y sont pas mises en évidence, contrairement à de nombreux récits d'anticipation. Cette dystopie se concentre sur les aspects sociopolitiques et linguistiques de la douloureuse crise qui a secoué la capitale de la Belgique au moment où « la machine à récupérer Bruxelles pour la Flandre s'était mise en route »⁷. Charles Vandewalle nous explique que le district européen (zone d'une dizaine de kilomètres carrés à l'est de l'agglomération) avait déjà été placé sous la souveraineté de l'Union européenne depuis le 1^{er} janvier 2000. Par conséquent, un contraste flagrant oppose le quartier soigneusement entretenu des ministères européens – ainsi qu'immeubles luxueux habités par leurs fonctionnaires, ambassades et sièges des grandes sociétés – au reste de la ville, surpeuplé, appauvri et sale. Quoiqu'aucun contrôle douanier ne délimite cette enclave protégée par la police de l'Union, les citoyens bruxellois ordinaires, munis

gional – http://www.ejustice.just.fgov.be/cgi_loi/change_lg.pl?language=fr&la=F&table_name=loi&cn=1994021730 (consulté le 13-08-2021).

⁶ J. Neiryneck, *Le Siège de Bruxelles*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996, p. 373.

⁷ *Ibid.*, p. 69.

de leurs francs dévalués, n'ont en pratique pas accès à ses commerces bien approvisionnés, où est imposé l'usage exclusif de l'euro. Ils essayent de survivre misérablement, en dépit de la pénurie (des denrées de première nécessité à l'essence), tandis qu'au-delà de la frontière linguistique qui sépare la région bruxelloise bilingue de la zone flamande s'étend un autre territoire prospère.

En ce qui concerne les actants, Erwin Boze occupe Bruxelles avec sa milice le 20 août 2007, en fonction d'un scénario soigneusement planifié. Le lecteur féru d'histoire constate que le processus imaginé est inverse au siège de Bruxelles réellement mené par les troupes françaises début 1746, pendant la guerre de Succession d'Autriche, afin de s'emparer de la ville (alors capitale des Pays-Bas Autrichiens). Car le *Leider* du Parti national flamand désire faire de Bruxelles la capitale de la Flandre – point de départ de son projet ambitieux de Grande Néerlande – après que la région flamande, qui, depuis une décennie, fournit la majeure partie des ressources de l'État fédéral belge, refuse de continuer à payer. L'unité du pays se trouve brisée dès que le Premier ministre du gouvernement fédéral remet sa démission au roi des Belges. Quant à Philibert Tissier, ministre-président de la région bruxelloise, il accepte de bonne grâce cette situation dont il compte tirer profit en politicien véreux avisé. Charles Vandewalle essaye, pour sa part, de lutter contre la mégalomanie destructrice d'Erwin Boze, son cousin germain – la fin du roman révélera même un lien familial plus fort. Le *Leider* aimerait pourtant considérer comme un adjuvant son cadet, architecte médiocre et poète à ses heures, dont le travail à peine rémunéré consiste à maintenir tant bien que mal avec un budget dérisoire le patrimoine culturel de Bruxelles, son logis de fonctionnaire étant la modeste ancienne cure de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule. Tirailé par les uns et les autres qui profitent de son apparente faiblesse et naïveté, le protagoniste s'avérera jouer le rôle d'un certain *eirôn* face à son *alazôn* de cousin, selon un mécanisme diégétique régi par l'ironie socratique... ou la morale chrétienne⁸. Nous voulons signifier par-là que, plébisité

⁸ Nous avons constaté un schéma narratif parallèle dans d'autres récits de J. Neirynek, tels que *L'Ange dans le placard* (1999) ou *La Carrière de craie* (2020). Le protagoniste, vu comme un raté (malgré ses qualités scientifiques ou professionnelles), notamment à cause de son manque délétère de moyens économiques, finit cependant, au fil de l'histoire, par

par les Bruxellois, Charles Vandewalle triomphera finalement avec discrétion de l'imbroglio politique créé par l'apprenti dictateur qui, lui, devra rabaisser ses prétentions pour ne conserver qu'un tiers de Bruxelles comme capitale de la Flandre.

Aussi bien le titre de *Leider* d'Erwin Boze – traduction néerlandaise du vocable « guide », parallèle à la dénomination allemande *Führer*, tandis que son prénom est emprunté à l'authentique *Generalfeldmarschall* Rommel –, que tout le décorum dont il s'entoure et l'idéologie de son parti, rappellent nettement les protocoles et actes nazis⁹. J. Neiryck, qui d'après son propre témoignage garde de douloureux souvenirs de l'Occupation allemande en Belgique, ayant vécu de près dans son enfance et adolescence les agissements de la Gestapo, veut mettre les lecteurs en garde contre le danger de la puissance de l'extrême droite. Il craint le nationalisme flamand exacerbé, avec les prises de position des mouvements flamingants, et désire montrer le péril de l'étranglement de la région bruxelloise en territoire flamand, tel qu'il a été fixé dans la Constitution coordonnée de 1994. La xénophobie matérialisée par la persécution et l'exclusion des étrangers l'inquiète particulièrement dans la mise en scène de la liquidation du ghetto musulman de Schaerbeek, avec la bénédiction de l'Église nationale flamande intégriste à la solde du parti de Boze.

Si J. Neiryck conclut prudemment l'avant-propos de son roman en affirmant :

Les personnages, qui ne sont pas identifiés par des noms connus, rèvelent de l'invention de l'auteur et toute similitude avec des personnes

l'emporter sur le(s) personnage(s) dominant(s) qui l'écrasai(en)t. Nous y reconnaissons le principe biblique « les derniers seront les premiers » (Évangile selon Matthieu, 20.16) en raison de l'importance de la dimension religieuse qui imprègne l'œuvre de J. Neiryck, aspect que l'espace limité de cet article ne nous a malheureusement pas permis d'analyser.

⁹ C'est d'ailleurs une photo de Jimmy Bourgeois de 1944 intitulée « Bruxelles sous l'occupation », montrant des jambes de soldats alignées sur un sol pavé, qui illustre le haut de la couverture de la réédition belge du roman (Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 2005), alors que la publication initiale française avait emprunté un détail d'une ville infernale incendiée au *Jardin des délices* de Jérôme Bosch pour occuper la totalité de la couverture. J. Neiryck nous a confié lors d'un entretien téléphonique, le 26-07-2021, qu'il aurait souhaité, pour sa part, un dessin du Belge François Schuiten, coauteur avec Benoît Peeters de l'album *Brüsel* (1992), récit dystopique antérieur au *Siège de Bruxelles* se focalisant sur les aspects sociopolitiques liés à une gigantesque spéculation immobilière dont se trouve victime la ville de Brüsel, calque fictionnel de Bruxelles.

vivantes ou mortes ne pourrait être que l'effet du hasard. Les opinions exprimées par le narrateur lui-même dépeignent le personnage et n'engagent pas la personnalité de l'auteur¹⁰,

dans sa recension du récit, Benoît Rihoux s'interroge à juste titre sur la nature de « cet objet littéraire hybride » : « s'agit-il d'un pur récit romanesque ou d'un essai politique ? »¹¹

2. Une babélisation belge

Au cœur de cette fiction occupe une place prépondérante la question linguistique, non seulement comme fondement des postures idéologiques, mais aussi en raison de la forme choisie pour la narration. J. Neiryck annonce d'ailleurs la couleur dès sa préface :

Même si l'auteur s'efforce de rédiger dans une langue unique, il n'a pu faire l'économie du multilinguisme bruxellois. Les protagonistes de ce récit s'expriment les uns en néerlandais, les autres en dialectes flamands, d'autres encore en marollien, certains en français. Cette babélisation est traduite en rédigeant les dialogues soit en français pour les personnages instruits, soit en sabirs divers s'efforçant de transmettre au lecteur toute la saveur des dialectes, jargons, patois et idiomes¹².

Le romancier indique systématiquement en notes en bas de page les traductions françaises du néerlandais, qu'il s'agisse de quelques mots ou d'extraits de poèmes, présentés généralement comme compositions de Charles Vandewalle, mais qui représentent « autant d'hommages à des écrivains flamands dont la découverte des noms est proposée à la sagacité des lecteurs »¹³. Nous avons notamment identifié des vers de *Zielgedichtjes* de Guido Gezelle – poète brugeois emblématique pour sa défense de la langue flamande rejetant le style académique – et un couplet du *Lied der Vlaamsche Zonen* d'Albrecht Rodenbach. J. Neiryck donne pareillement les traductions françaises des citations d'auteurs et proverbes en allemand, anglais, ou latin, dont il émaille son texte.

¹⁰ J. Neiryck, *Le Siècle de Bruxelles*, op. cit., p. 14.

¹¹ B. Rihoux, *Neiryck Jacques*, Le siècle de Bruxelles, in « Recherches Sociologiques », 28/1, 1997, pp. 125-126.

¹² J. Neiryck, *Le Siècle de Bruxelles*, op. cit., p. 14.

¹³ *Ibidem*.

Originalité majeure, l'auteur du *Siège de Bruxelles* procède de même pour des expressions ou termes ponctuels en dialecte bruxellois dit marollien, « un idiome mixte, une sorte de créole franco-flamand »¹⁴, que Jacques De Decker qualifie de « fleur des pavés des Marolles »¹⁵ selon une habile métaphore. J. Neiryndck ne se contente pas de répéter occasionnellement *potferdom*, comme François Schuiten et Benoît Peeters dans *Brüssel*¹⁶, mais il parsème de différentes tournures caractéristiques les discours du Bruxellois de pure souche Tichke, dont le prénom (au suffixe diminutif bruxellois en *-ke*) nous semble significatif. En effet, il s'agit de celui qui, ouvrant son incipit, désigne aussi le protagoniste de la première des *Fables de Pitje Schramouille*¹⁷, véritable best-seller de Roger Kervyn de Marcke ten Driessche rédigé audacieusement dans un idiome voulant rendre la langue populaire orale de l'univers marollien. Apparaissent donc dans les répliques de l'employé municipal Tichke : *en stoemelinckx*¹⁸ (en douce), *toffe mokke*¹⁹ (belle femme), *maske van plezeer*²⁰ (putain), *crotje*²¹ (petite amie), *zieverer*²² (bavard oiseux), *salut en de kost en de wind van achter*²³ (bon vent !) et *labbekak*²⁴ (pauvre couillon). Il faut y ajouter l'épithète *sukkeleir*²⁵ (maladroit), dans la bouche d'un adjudant du centre d'internement utilisé par la milice de Boze. Et n'oublions pas une savoureuse série de mots relatifs aux différents degrés d'ébriété

¹⁴ J. R. Klein, M. Lenoble-Pinson, *Chap. X : Lexique*, in D. Blampain et al. (éds.), *Le Français en Belgique. Une langue, une communauté*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1997, p. 192.

¹⁵ J. De Decker, *Préface*, in R. Kervyn de Marcke ten Driessche, *Les Fables de Pitje Schramouille* [1923], Bruxelles, Labor, 1999, p. I.

¹⁶ F. Schuiten, B. Peeters, *Brüssel*, Casterman, 1992, pp. 52, 83, 98, 105. Ce juron familier, équivalent de « nom de Dieu ! », est particulièrement fréquent à Bruxelles.

¹⁷ R. Kervyn de Marcke ten Driessche, *Les Prumes*, in *Les Fables de Pitje Schramouille*, *op. cit.*, p. 7.

¹⁸ J. Neiryndck, *Le Siège de Bruxelles*, *op. cit.*, p. 121 – comme pour les exemples suivants, nous indiquons entre parenthèses la traduction proposée par J. Neiryndck en note en bas de page.

¹⁹ *Ibid.*, p. 122.

²⁰ *Ibidem.*

²¹ *Ibidem.*

²² *Ibid.*, p. 126 et p. 242.

²³ *Ibid.*, p. 242.

²⁴ *Ibid.*, p. 329.

²⁵ *Ibid.*, p. 327.

– variantes de *zat*²⁶ (ivre) –, extraits par le narrateur de la confession d'un commerçant bruxellois retraité, ainsi que les injures provenant des commentaires de la femme de l'agonisant – par exemple, *smeerlap*²⁷ (crapule), *rotte boestring*²⁸ (hareng pourri), *architek*²⁹ (architecte).

Toutefois ne sont pas indiqués en italique dans le texte, ni traduits par une note explicative, d'autres termes représentant des expressions typiquement bruxelloises – *alleie*³⁰ –, ou considérés comme des belgicisms (wallonismes ou flandricismes) selon la norme française – tels que *spitant*³¹ (déluré). S'avèrent particulièrement riches les actes de parole de l'épouse du *Leider*, dont le narrateur nous dit : « Le langage de Zulma constituait une combinaison singulière entre le patois brabançon qu'elle avait hérité de ses parents et le néerlandais que ses institutrices s'étaient efforcées de lui inculquer »³². Remarquons ainsi l'usage à tout bout de champ, dans l'idiolecte de cette fille de fermiers, de la locution adverbiale « une fois » – belgicisme à la « vitalité moyenne et stable, tant en Wallonie qu'à Bruxelles »³³ –, ce qui alimente le comique de répétition dont sont teintées ses interventions, à l'image d'une de ses premières réparties dans le récit : « Mais viens une fois Charles, ça est quand même une fois gai. Tu es toi un homme avec de l'éducation, toi alors. À moi donner des fleurs, toi ! Y a jamais personne qui une fois y pense »³⁴.

Même si Charles Vandewalle, pourtant prioritairement néerlandophone dans son plurilinguisme, maintient, lui, l'usage d'un français

²⁶ *Ibid.*, p. 233.

²⁷ *Ibidem.*

²⁸ *Ibidem.*

²⁹ *Ibidem.* Soulignons qu'*architect* – l'orthographe du vocable donné en marollien peut varier, vu l'absence de normes en la matière – représente une grave insulte en bruxellois (son superlatif étant *schieven architect*) depuis l'expropriation de nombreuses rues du quartier des Marolles pour la construction du titanesque Palais de Justice par Joseph Poelaert. « De là, l'irascible rancœur de nos Marolliens contre cet "architecte" » (L. Quiévreux, *Dictionnaire du dialecte bruxellois*, Bruxelles, Libro-Sciences, 1991, p. 19).

³⁰ J. Neiryndck, *Le Siège de Bruxelles*, *op.cit.*, pp. 122, 217, 240, 319, etc. Il s'agit de l'équivalent d'« Allons donc ! » (L. Quiévreux, *op. cit.*, p. 16).

³¹ J. Neiryndck, *Le Siège de Bruxelles*, *op.cit.*, p. 329. Il est vrai que cet adjectif est repris dans les dictionnaires Larousse et Robert, assorti d'une remarque pour préciser son emploi belge.

³² *Ibid.*, pp. 33-34.

³³ M. Francard *et al.*, *Dictionnaire des belgicisms* (2010), Louvain-la-Neuve, De Boeck Duculot, 2015, p. 175.

³⁴ J. Neiryndck, *Le Siège de Bruxelles*, *op. cit.*, p. 34.

standard pour sa narration, c'est-à-dire pour la majorité du texte du roman, J. Neiryndck offre aux lecteurs de percevoir le métissage linguistique de Bruxelles, dont il caricature ainsi la babélisation :

Le langage parlé à Bruxelles n'était plus le dialecte flamand sans être devenu le français ou le néerlandais. Il flottait entre plusieurs langues, car sous les apparences du français se retrouvaient l'accent, la syntaxe et le vocabulaire du dialecte flamand original, des apports hispaniques datant de l'occupation espagnole trois siècles plus tôt, les ajouts de l'enseignement obligatoire du néerlandais durant le XX^e siècle, l'invasion sournoise de l'anglais pratiqué par les fonctionnaires européens : peu de populations ont été exposées à un tel salmigondis linguistique³⁵.

Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg commentent ce recours à l'introduction de particularités régionales dans la langue d'écriture des écrivains belges francophones, lors de la phase dite dialectique (à partir de 1970) de l'évolution de leur littérature, comme l'illustration du concept critique de carnivalesque théorisé par Mikhaïl Bakhtine :

[...] il permet de modéliser un type de texte où plusieurs voix se font entendre, voix auxquelles une égale dignité est reconnue ; de sorte que ce qui est habituellement considéré comme inférieur ou illégitime est traité sur le même pied que ce qui est supérieur ou légitime³⁶.

Un certain nombre d'auteurs belges de langue française insèrent dans leurs textes belgicisms et termes flamands, surtout suite au tournant décisif de la revendication de la belgitude avec la parution du dossier explosif « Une autre Belgique » en novembre 1976 dans l'hebdomadaire français « Les Nouvelles Littéraires », en accord « avec le principe d'une déclinaison identitaire *poreuse* mais réelle, non d'une identité compacte, sens devenu commun du terme identité »³⁷. Songeons au cas

³⁵ *Ibid.*, p. 114. Cet extrait est d'ailleurs cité *in extenso* dans l'introduction de l'ouvrage de G. Lebouc, *Le belge dans tous ses états. Dictionnaire de belgicisms, grammaire et prononciation* – Paris, Bonneton, 1998, p. 11 –, afin de souligner la complexité de la situation linguistique de Bruxelles.

³⁶ B. Denis, J.-M. Klinkenberg, *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Labor, « Espace Nord Références », 2005, p. 234.

³⁷ M. Quaghebeur, *Au creuset du moderne, du politique et du soi : la Belgitude*, in M. Quaghebeur, J. Zbierska-Mościcka (éds.), *Entre belgitude et postmodernité. Textes, thèmes et styles*, Bruxelles-Berne, PIE-Peter Lang, 2015, p. 45, c'est nous qui soulignons.

paradigmatique de Jean Muno, qui passe d'une esthétique « a-belge » pour ses premières fictions, selon les préceptes du Manifeste du Groupe du Lundi (1937), à une écriture intégrant ostentatoirement des régionalismes³⁸. Ainsi, dans sa nouvelle *La Silencieuse* (1983), comme plus tard J. Neirynek avec Zulma, il attribue à son personnage féminin l'usage du flandricisme « une fois », pour un jeu également comique dû à la répétition asphyxiante de la formule « Ça change une fois » – même s'il aboutit dans ce cas-là à un effet tragique³⁹. D'autres contemporains feront désormais fi des *Ne dites pas... Dites...* (s. d.), *Chasse aux belgicisms* (1971) et *Nouvelle chasse aux belgicisms* (1974), afin d'offrir aux lecteurs des *Belgicisms de bon aloi* (1979). Nous reprenons ici les titres d'ouvrages dont l'objectif visait à éradiquer les tournures belges, dans l'esprit de campagnes linguistiques hypernormatives appelées « Quinzaine du bon langage ». Néanmoins, le dernier volume cité, édité trois ans après le lancement du néologisme de belgitude par Claude Javeau et Pierre Mertens, change de ton, Albert Doppagne s'exclamant dans son avant-propos : « Le français n'est pas, que je sache, la propriété exclusive du Parisien ! »⁴⁰.

3. Le rejet de l'aliénation linguistique et culturelle

Introduire la variété langagière dans la sève du texte ne constitue nullement un phénomène neuf, « la quête d'un mode d'expression 'belge', différent de la norme parisienne à l'aide de diverses aventures verbales traverse comme un fil rouge l'histoire littéraire francophone »⁴¹. Ainsi, dans son ironique préface du Hibou étaient déjà prétendument reprochées à Charles De Coster les audaces du style de *La Légende d'Ulenspiegel* (1867), vu notamment l'incrustation de termes

³⁸ Voir l'analyse de cet exemple dans I. Moreels, *Hommage à la belgitude : « mutations » après « honte » et « malaise »*, in « Cédille. Revista de Estudios Franceses », n. 12, 2016, pp. 257-276.

³⁹ J. Muno, *La Silencieuse*, in J. Muno et Royer, *Entre les lignes* (1983), Bruxelles, Samsa & Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 2019, pp. 19-22.

⁴⁰ A. Doppagne, *Belgicisms de bon aloi*, Bruxelles, Office du bon langage de la Fondation Charles Plisnier, 1979, p. 9. Signalons cependant qu'une édition revue de *Nouvelle chasse aux belgicisms* a été publiée en 1995 sous la direction d'A. Doppagne.

⁴¹ R. Meylaerts, *Une aventure verbale inédite : le marollien, langue « belge » de l'entre-deux-guerres ?*, in J. Herman et al. (éds.), *Lettres ou ne pas lettres. Mélanges de littérature française de Belgique offerts à Roland Beyen*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2001, p. 479.

flamands et d'archaïsmes. Or, dans cette épopée de la phase centrifuge, considérée comme fondatrice pour la trajectoire des lettres belges de langue française, transgresser les normes linguistiques permettait de revendiquer simultanément la liberté du peuple de la Flandre de Thyl Ulenspiegel, opprimé sous l'autorité de Charles Quint et de son successeur. De même, dans une fiction d'anticipation située près d'un demi-millénaire plus tard, laisser exploser la polyphonie de Bruxelles, à la fois capitale cosmopolite et pomme de discorde identitaire, revient à y exiger l'autonomie et la liberté du choix de sa langue d'expression, alors que le parti national flamand d'Erwin Boze veut y imposer *manu militari* l'usage exclusif du néerlandais.

Si J. Neiryneck stigmatise les attitudes flamingantes, il souhaite aussi recontextualiser le conflit linguistique en rappelant le mépris historique dont a souffert la langue flamande avant que le néerlandais n'obtienne enfin un statut officiel dans la constitution belge. Parallèlement, il dénonce l'attitude de l'Hexagone qui, avide d'annexer la Wallonie, se réjouit de son tropisme culturel et se presse de raser la butte du Lion de Waterloo pour effacer symboliquement les traces de sa défaite de 1815.

Soulignons que Charles Vandewalle représente un panaché linguistique et religieux emblématique, ayant reçu une éducation catholique dans l'enseignement néerlandophone alors que son (pseudo-)père était avocat francophone franc-maçon et sa mère anglaise anglicane. Comme chacun de ses progéniteurs s'exprimait dans sa propre langue en dédaignant celle de l'autre, le narrateur a appris dès son plus jeune âge l'art de la médiation. Or, ainsi que le rappelle Martine Renouprez, cet esprit de conciliation constitue un trait caractéristique du Belge : « chez les citoyens comme dans les institutions, la recherche du compromis, du juste milieu, dans un effort d'arrangement dialectique pour éviter la montée des conflits, prime »⁴². Cette aspiration à l'entente harmonieuse entre les postures extrémistes, le protagoniste l'illustre tant au niveau politique que linguistique et religieux. Amené à distribuer la communion et bénir les

⁴² M. Renouprez, *Construire une identité belge hors de l'Hexagone*, in « Philologia Hispalensis », n. 34/2, 2020, pp. 60-61. Ce « "compromis à la belge" [...] devenu, hors de nos frontières, presque aussi connu que notre chocolat ou nos dentelles » n'est pas nécessairement considéré comme une qualité (R. Verdussen, *La Belgique, quand même*, Bruxelles, Jacques Antoine, « Le pavé dans la mare », 1988, p. 34).

fidèles réunis à la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule, il aide également l'imam de la mosquée de Molenbeek à transporter l'une de ses lourdes valises chargées d'exemplaires du Coran pour éviter que la milice flamande ne les profane ou les détruise. Toutefois, selon le constat de Thierry Horguelin dans sa recension de la fiction, ce sera l'ermite Godefroid Jordaens « improbable *deux ex machina* qui ramènera la paix dans les cœurs »⁴³. L'intervention de cette figure, héritière de l'authentique mystique flamand Jan Ruysbroeck (1293-1381), aussi bien que le dialogue de tolérance avec l'imam, sont imaginés par un romancier qui occupera diverses fonctions politiques en Suisse en tant que membre du Parti démocrate-chrétien et signera avec Tariq Ramadan l'essai *Peut-on vivre avec l'islam ? Le choc de la religion musulmane et des sociétés laïques et chrétiennes* (1999).

Certes, semer quelques mots flamands et forcer l'accent bruxellois dans des textes destinés au public français, ainsi que Jacques Brel au fil de chansons composées lorsqu'il était « monté à Paris » afin de percer, crée un effet de pittoresque accrocheur – *Marieke* (1961), *Le plat pays* (1962) –, voire comique – *Les bonbons* (1964). Mais corrélativement, pour ce condisciple aîné du collège bruxellois de J. Neiryneck, de même que pour ce dernier, cela signifie témoigner son attachement à sa culture originelle, avec un pied de nez au sentiment d'insécurité linguistique caractéristique des collectivités francophones des espaces périphériques de l'Hexagone. Et ce, au risque d'entretenir des stéréotypes bien ancrés puisque, comme le souligne André Bénit, « il est encore des *Hexagonaux* qui s'imaginent que les habitants du plat pays parlent un idiome bizarre, difficilement descriptible, appelé le belge ! »⁴⁴. L'auteur du *Siège de Bruxelles* se plaît donc à énumérer les noms fleurant le terroir de traditions gastronomiques belges : « tartines de fromage blanc, *waterzoei*, hochepot, *carbonnades* flamandes, lapin à la *gueuze*, moules et frites, croquettes aux crevettes, anguilles *au vert*, truite en *escavèche*, *fondus au fromage*, *stoemp*, *chicons au gratin*, *flamiche*... »⁴⁵.

⁴³ T. Horguelin, *La Chute de la maison Belgique*, in « Le Carnet et les Instants », n. 95, 1997, <http://www.promotiondeslettres.cfwb.be/index.php?id=ci95> (consulté le 28-08-2021).

⁴⁴ A. Bénit, *Festival linguistique en Belgique francophone*, in E. Real et al. (éds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Valencia, Universitat de València, 2001, p. 699.

⁴⁵ J. Neiryneck, *Le Siège de Bruxelles*, op. cit., p. 363. C'est nous qui indiquons en italique les termes considérés comme belgicisms – remarquons que le substantif *plattekeis*, à la vitalité bien attestée à Bruxelles, aurait pu remplacer « fromage blanc ».

Par ailleurs, nous pourrions ajouter le roman de J. Neiryck au tableau brossé par Christophe Meurée à partir d'un éventail de textes mettant Bruxelles en scène, où il montre que « l'imaginaire littéraire de la ville se fonde sur une mauvaise réputation » tout en commentant notamment que « la proximité de la forêt offre une splendeur dont Bruxelles pourrait se vanter »⁴⁶. Car le romancier parle de l'écrin de la forêt de Soignes sans s'attacher à la munificence de ce poumon vert et son protagoniste relève : « Je circule dans ma propre ville selon des itinéraires soigneusement établis afin de m'épargner la vue de maintes horreurs commises par mes collègues, comme le Mont des Arts, la Cité administrative ou la gare du Nord »⁴⁷. Il évoque le système du façadisme utilisé à Bruxelles, consistant à ne conserver que la façade classée d'un bâtiment que l'on démolit derrière pour le remplacer par un immeuble moderne. Son dénigrement de ce procédé est à rapprocher de ce que Jean-Marie Klinkenberg en dira avec ironie, en incluant cette méthode parmi ses *Petites mythologies belges* : « Le façadisme est une technique hégélienne, en ceci qu'elle opère la synthèse entre la destruction de l'histoire et l'exaltation de ce passé »⁴⁸. Le narrateur, architecte de formation, déplore que les transformations malheureuses de sa ville, soumise aux spéculations immobilières, aient donné lieu au néologisme de « bruxellisation », pour désigner en urbanisme la destruction du patrimoine architectural avalisée par l'État. Il conclut ironiquement une triste description de son cadre de vie par ces mots : « nous survivons dans les interstices des autoroutes et des parkings, dans Bruxelles bruxellisée et façadisée »⁴⁹, critiquant cette aliénation d'ordre culturel.

Conclusion

Le babélisme – certes modéré puisque dilué tout au long de plusieurs centaines de pages – caractérise la narration du *Siège de Bruxelles*, en syn-

⁴⁶ C. Meurée, *La Bruxelles des écrivains, une histoire ambivalente*, in « Passa Porta Magazine », Bruxelles, 2018, <https://www.passaporta.be/fr/magazine/la-bruxelles-des-%C3%A9crivains-une-histoire-ambivalente> (consulté le 01-09-2021). Voir aussi C. Meurée, *Les Trésors cachés. La belgitude comme symptôme patrimonial*, in « La Revue nouvelle », n. 7, 2016, pp. 27-33.

⁴⁷ J. Neiryck, *Le Siège de Bruxelles*, op. cit., p. 122.

⁴⁸ J.-M. Klinkenberg, *Petites mythologies belges*, Bruxelles, Labor – Espace de Libertés, « Liberté j'écris ton nom », 2003, p. 83.

⁴⁹ J. Neiryck, *Le Siège de Bruxelles*, op. cit., p. 123.

tonie avec la thématique des « irréguliers du langage » qui s'épanouit dans le pays d'origine de J. Neiryck depuis le début des années 1990. Or c'est lors de cette décennie que cet auteur protéiforme entre vraiment en littérature, même s'il appartient à la « génération du tournant »⁵⁰, c'est-à-dire la première de la période dialectique. Son originalité consiste, en 1996, à clamer l'hétérogénéité linguistique de la capitale de l'Europe à distance de celle-ci, à partir de la Suisse romande où il réside alors depuis près de 25 ans et depuis Paris où est édité son roman.

Tout en rendant hommage au métissage de sa ville natale dont il souligne la dégradation, juste après l'aboutissement du processus de fédéralisation de la Belgique, le futur conseiller national suisse propose une fiction d'anticipation qui, en imaginant la mort de la Belgique, nous alerte sur les dérives de l'extrémisme nationaliste flamand. Cette stigmatisation de toute idéologie aliénante, sans plus se focaliser sur le cas de la Belgique mais au contraire sur celui de la Suisse, il l'exprimera aussi dans *L'Attaque du palais fédéral* (2004), faisant dire à un des personnages de son thriller : « Les candidats dictateurs se pressent au portillon »⁵¹. Se trouve en germe le concept d'acratie qu'il développera dans son essai *Le Secret des Suisses. Le goût du consensus*, donnant à ce néologisme personnel le sens d'une absence de recherche de suprématie au profit du bien commun : « Le fractionnement du pouvoir dans le droit d'initiative qui fait de chaque citoyen un petit roi : c'est l'acratie dans toute sa splendeur et sa réussite, la sécurité, le bien-être, la paix »⁵².

Le simili happy end du *Siège de Bruxelles*, qui allie suspense et touches de roman noir, est à rapprocher de la fin souriante du film prospectif postérieur du Bruxellois Alain Berliner, *Le Mur* (1998), consacré à une mise en garde politico-linguistique parallèle⁵³. En maniant ironie et humour – et l'emploi de savoureuses tournures en marollien y contribue –, J. Neiryck adoucit le dramatisme de sa critique acerbe, symptomatique d'un profond malaise et prémonitoire à bien des égards.

⁵⁰ B. Denis, J.-M. Klinkenberg, *op. cit.*, p. 243.

⁵¹ J. Neiryck, *L'Attaque du palais fédéral*, Lausanne, Favre, 2004, p. 127.

⁵² Blog de J. Neiryck : « Qui sème le vent... », 19-09-2021, Une chronique politique sans parti pris – Jacques Neiryck (letemps.ch) (consulté le 20-09-2021).

⁵³ Voir I. Moreels, *La Perception de la frontière linguistique belge à travers Le Mur d'Alain Berliner*, in M. T. Ramos Gómez, C. Desprès (éds.), *Percepción y realidad. Estudios francófonos*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2007, pp. 1061-1069.